

MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.
Suite.

Mais l'Asie offrait encore à ces générations d'apôtres d'immenses plages livrées aux épaisses ténèbres de l'idolâtrie. Aussi en même temps travaillait incessamment à conquérir au christianisme les îles de la Sonde, le Thibet, le Mogol, la Tartarie, la Cochinchine, le Cambodge, le pays de Malacca, Siam, le Tonquin, la Syrie, la Perse et d'autres contrées encore; ce qui formait un ensemble de quarante-cinq établissements de missionnaires Jésuites sur la surface de l'Asie. Et nulle part le flambeau de l'Évangile ne répandait ses clartés sans faire luire celles de la civilisation. Les conquêtes de la science marchaient du même pas que celle de la foi.

On formerait une bibliothèque assez nombreuse avec les ouvrages des Jésuites sur les divers peuples de l'Asie, sur leurs origines, sur leurs langues, leurs mœurs, leur histoire, leurs arts et leurs institutions. La Bibliothèque royale possède en ce genre des richesses inédites qui pourraient avoir encore aujourd'hui leur valeur.

Le commerce, l'industrie, la médecine comme l'astronomie et la physique ont dû à ces Jésuites si décriés d'utiles découvertes. Mais la postérité oublie vite; le ciel qui n'oublie pas a donné à ces pauvres religieux la seule récompense qu'ils ambitionnent: trois ou quatre cents peuples divers évangélisés par leur zèle, des millions de martyrs qu'ils formèrent en mêlant leur sang à celui de leurs disciples; des multitudes innombrables d'infidèles convertis dans l'espace parcouru de deux siècles: voilà leurs œuvres, et pour ces œuvres le ciel seul a des couronnes.

On a parlé de l'ambition des Jésuites. Je le dis avec vérité: ils n'en connurent jamais d'autre que celle de la foi et de la gloire de Dieu. Mais la postérité a peine à concevoir les insatiables ardeurs; et parmi lesquelles il ne vint pas même comprendre que dans le cours des temps et au milieu de travaux si multipliés, si étendus et si difficiles quelques faiblesses excusables aient pu se rencontrer; comme si après tout, pour le dire avec Bossuet, il devrait paraître étonnant que des hommes aient eu quelques défauts humains.

Ils obéissaient donc à cette impulsion surnaturelle, lorsque dès l'origine de la Société ils s'en allèrent planter la croix dans les sables brûlants de l'Afrique. Les missions d'Abyssinie, du Congo, d'Angola, de Mozambique ont duré pour la plupart jusqu'à la suppression de la Société au dernier siècle.

Mais on ne pardonnera ici une sorte de prédilection de famille pour les travaux de la Compagnie dans le Nouveau-Monde. L'Afrique venait de s'ouvrir aux entreprises de l'esprit d'aventure dans le temps même où St. Ignace et ses compagnons se vouaient à la grande œuvre des missions étrangères. Il était impossible que cette terre nouvellement révélée au génie européen ne devint pour les Jésuites un vaste théâtre d'efforts apostoliques. Aussi les vit-on s'y rendre en colonies nombreuses, et se répandre sur toute l'étendue de ces immenses régions. Ce qu'ils endurèrent de souffrances, ce qu'ils entreprirent d'utile et de généreux pour adoucir les mœurs de la conquête, pour tempérer l'orgueil d'une domination féroce, pour arracher les hordes sauvages à leurs superstitions et à leur barbarie, ne saurait se décrire. Je donnerai des chiffres.

Sans compter les novices et les colléges, il y avait en Amérique, lors de la suppression, cent vingt-huit missions, dont trente-cinq pour le Brésil, trente pour le Maragnon, dix pour la Chili, trois pour la Nouvelle-Grenade, dix pour le Mexique, y compris la Californie, Guatemala, etc., douze pour le Paraguay, l'Uruguay, le Quito; huit missions françaises dans l'Amérique septentrionale, chez les Hurons, les Algonquins, les Illinois, à la Nouvelle-Orléans, etc.; huit missions françaises dans l'Amérique méridionale, à la Martinique, à la Guadeloupe, à Cayenne, etc. Le champ était assez vaste; il offrait tous les dangers, toutes les variations de l'état civilisé et de l'état sauvage.

Combien de fois le missionnaire ne rencontra-t-il pas les restes sanglants de son compagnon d'apostolat que la dent des bêtes ou la fureur non moins meurtrière des canibales avait dévoré! Il donnait à son ami l'adieu funèbre, puis s'avavançait mieux assuré du sort qui l'attendait.

Que de luttes aussi à soutenir contre le pouvoir trop souvent aveugle et oppresseur des Européens! Rien n'était épargné cependant; et du moins l'Indien vaincu, l'esclave que l'on vendait trouvait à ses côtés un défenseur, un père, un consolateur, un appui. Dans cette noble entreprise beaucoup d'évêques, de prêtres, de religieux concoururent glorieusement au même but. Le nom de Barthélémy de Las Casas, de l'ordre de Saint-Dominique, malgré d'injustes attaques, demeure impréssible parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité.

Quant à la Compagnie, ses annales nous offrent entre autres un P. Claver, surnommé à Carthagène l'apôtre des nègres. Si l'on veut connaître tout ce que peut inspirer d'héroïsme, le zèle pour le salut des âmes les plus dégradées, il faut lire la vie de cet homme extraordinaire; mais il faut s'attendre à frémir plus d'une fois d'étonnement et d'épouvante à l'aspect des horribles tortures que s'imposait librement ce nouveau martyr, allant s'associer à la destinée des plus malheureux esclaves, pour calmer leurs angoisses et les amener aux vertus de la croix. Brébeuf, Lallemand, Azévedo, Anchieta, vos noms resteront aussi à jamais parmi nous chers et vénérés, et le pouvoir de vos souffrances et de vos exemples parlera toujours éloquemment à nos cœurs.

En même temps, ou peu après qu'était supprimée la Société, devait périr aussi une des plus belles institutions qu'il ait été donné à la Religion de réaliser sur la terre: le christianisme heureux, comme l'appelle si bien Muratori, qui avait converti des tribus abruties et féroces en peuples de frères.

A moins d'avoir livré son être tout entier aux inspirations de la haine, et de s'être interdit sous cette fatale influence tout sentiment de justice, toute noble pensée, on ne peut prononcer sans s'étonner le nom du Paraguay. Et je ne m'arrêterai pas ici à résumer des imputations misérables; les jugements de Montesquieu, de Haller, de Robertson et d'une foule d'autres ne permettent pas même de les examiner, encore moins d'y répondre.

Pour rendre un hommage fidèle à ces glorieux souvenirs, j'emprunterai la voix éloquente qui retentit au commencement de ce siècle avec tant de puissance et d'éclat, cette voix qui sut remettre si noblement en honneur parmi nous la langue et le poësi

de la foi, et venger le génie du christianisme des mensonges de la haine et des dédains de l'ignorance. Un catholique, un prêtre, un religieux de la Compagnie de Jésus ne peut pas oublier le nom de celui qui, s'élevant courageusement au dessus de toutes les détractations inconsidérées, consacra le premier élan d'un talent sublime à défendre la gloire des vérités et des institutions religieuses. Faible combattant dans la plaine, humble enfant d'une famille d'apôtres, courbée encore aujourd'hui sous le poids d'un siècle de calomnies, il n'est doux d'acquiescer ici la dette légitime de la reconnaissance envers un défenseur à jamais illustre: trop heureux de mêler à ce tribut que j'acquiesce au nom de mes frères, le fidèle souvenir d'une bienveillance dont les témoignages, anciens déjà, ne sortiront jamais de mon cœur.

"C'est pourtant un culte bien étrange," écrit M. de Châteaubriand dans son immortel ouvrage du *Génie du Christianisme*, "que celui-là qui réunit, quand il lui plaît, les forces politiques aux forces morales, et qui crée, par surabondance de moyens, des gouvernements aussi sages que ceux de Minos et de Lycurgue. L'Europe ne possédait encore que des constitutions barbares formées par le temps et le hasard, et la religion chrétienne faisait revivre au Nouveau-Monde les miracles des législations antiques. Les hordes errantes des sauvages du Paraguay se fixaient, et une république évangélique sortait à la parole de Dieu du plus profond des déserts."

"Et quels étaient les grands génies qui reproduisaient ces merveilles? De simples Jésuites souvent traversés dans leurs desseins par l'avarice de leurs compatriotes."

Il faut lire, dans les pages suivantes, l'admirable description du régime intérieur, patriarcal et libre des *Rédempteurs*: nul poëme n'a plus de charmes que cette véridique histoire. L'étendue seule m'empêche de tout citer. Je dois me borner à transcrire l'éloquent tableau qui résume et termine le chapitre cinquième du quatrième livre:

"Avec un gouvernement si paternel et si analogue au génie simple et pompeux du sauvage, il ne faut pas s'étonner que les nouveaux chrétiens fussent les plus purs et les plus heureux des hommes. Le changement de leurs mœurs était un miracle opéré à la vue du Nouveau-Monde. Cet esprit de cruauté et de vengeance, cet abandon aux vices les plus grossiers, qui caractérisaient les hordes indiennes, s'étaient transformés en un esprit de douceur, de patience et de chasteté. On jugera de leurs vertus par l'expression naïve de l'évêque de Buenos-Ayres:—Sire, écrivait-il à Philippe V, dans ces peuplades nombreuses, composées d'indiens naturellement portés à toutes sortes de vice, il règne une si grande innocence que je ne crois pas qu'il s'y commette un seul péché mortel."

"Chez ces sauvages chrétiens on ne voyait ni procès ni querelles; le bien et le mieux n'y étaient pas même connus; car, ainsi que l'observe Charlevoix, c'est n'avoir rien à soi que d'être toujours disposé à partager le peu qu'on a avec ceux qui sont dans le besoin. Abondamment pourvus des choses nécessaires à la vie; gouvernés par les mêmes hommes qui les avaient tirés de la barbarie, et qu'ils regardaient à juste titre comme des espèces de divinités; jouissant dans leur famille et dans leur patrie des plus doux sentiments de la nature; connaissant les avantages de la vie civile sans avoir quitté le désert, et les charmes de la société sans avoir perdu ceux de la solitude, ces Indiens se pouvaient vanter de jouir d'un bonheur qui n'avait point eu d'exemple sur la terre. L'hospitalité, l'amitié, la justice et les tendres vertus découlaient naturellement de leurs cœurs à la parole de la Religion, comme des oliviers laissent tomber leurs fruits mûrs au souffle des brises. Il nous semble qu'on n'a qu'un désir en lisant cette histoire, c'est celui de passer les mers et d'aller loin des troubles et des révolutions chercher une vie obscure dans les cabanes de ces sauvages, et un paisible tombeau sous les palmiers de leurs cimetières. Mais ni les déserts ne sont assez profonds, ni les mers assez vastes pour dérober l'homme aux douleurs qui le poursuivent. Toutes les fois qu'on fait le tableau de la félicité d'un peuple, il faut toujours en venir à la catastrophe; au milieu des peintures les plus riantes, le cœur de l'écrivain est serré par cette réflexion qui se présente sans cesse: *Tout cela n'existe plus.* Les missions du Paraguay sont détruites; les sauvages ras-semblés avec tant de fatigues sont errants de nouveau dans les bois, ou plongés vivants dans les entrailles de la terre. On n'a applaudi à la destruction d'un des plus beaux ouvrages qui fût sorti de la main des hommes."

La fin au prochain numéro.

LA CAUSE DE LA LIBERTÉ ET DE LA RELIGION

GAGNE TOUS LES JOURS A LA DISCUSSION PUBLIQUE.

Il y a six mois, on nous disait: Le parti du silence est le seul qui convienne à votre position faible et dépendante. Si vous parlez, si vous réclamez, si vous saisissez le public de vos craintes, vous êtes perdus.

Nous avons fait voir qu'il n'était pas à propos d'écouter cette prudence humaine, et nous avons parlé.

Maintenant, on nous dit: Qu'avez-vous gagné à tout ce tapage? Les Chambres ne vous en sont que plus hostiles, le Gouvernement est froissé, et l'esprit public, qui se rapprochait insensiblement de la religion, s'en éloigne de nouveau. "Tout à coup, ce mouvement s'est arrêté, nous dit M. Thiers; la défiance a succédé à l'empressement."

Voici notre réponse: 1°. Il est faux que nous ayons perdu; 2°. il est sûr que nous avons gagné.

3°. Ce n'est ni dans les débats tout profanes des Chambres, ni dans les salons des ministres, ni dans les intrigues de la bureaucratie, ni dans les déclamations du journalisme qu'il faut étudier les pertes ou les progrès de la religion; c'est dans les temples, et la plupart de ceux qui nous attaquent n'y viennent pas; c'est, dans l'étude des consciences, et nos adversaires ne s'en occupent pas; c'est, enfin, dans tous les rapports du saint ministère des âmes, et, évidemment, il n'y a que les prêtres qui puissent bien en juger.

Or voici ce dont nous sommes sûrs, et ce que nous pouvons proclamer: